

WILLIAM CLAPIER

QUELLE SPIRITUALITÉ POUR LE XXI^E SIÈCLE

3

L'expérience spirituelle : son déploiement

Où trouver Celui qui est partout ?

« Mon Dieu, si vous êtes partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs ? », s'interrogeait Madeleine Delbrêl¹. On reconnaît bien volontiers l'existence de lieux « saints », chargés d'une histoire hors du commun, habités d'une présence, favorables à une prise de conscience, à un éveil spirituel. Cependant, la Réalité ultime, Cela, Celui qu'on appelle « Dieu » y est introuvable. Sa présence d'immensité, commune à tout ce qui vit et respire, ne peut être circonscrite à un espace particulier. Elle demeure au-delà de nos possibilités de perception ordinaire. Le fait d'être « si souvent ailleurs » pose bien la problématique humaine de la vie spirituelle. Comment est-il possible de ne pas « rencontrer », du moins de ne pas pressentir une présence aussi omniprésente que celle du principe de tout

1. Issue d'une famille de cheminots, Madeleine Delbrêl (1904-1964) est une des figures chrétiennes les plus marquantes du XX^e siècle. Professant d'abord un esprit radicalement athée, elle adhère sous l'influence d'un groupe d'amis, à l'âge de 20 ans, à la foi chrétienne. Assistante sociale, elle fonde les « Equipes Madeleine Delbrêl » à Ivry-sur-Seine, en plein milieu ouvrier alors largement dominé par l'idéologie communiste. Ecrivaine douée, essayiste et poète, ses écrits sont traversés par une vive conscience de la présence de Dieu et une expérience spirituelle au cœur de son engagement social.

étant, de tout vivant ? L'homme est immergé dans le divin, dit Râmakrishna, comme le poisson dans l'eau. Un poisson peut-il se demander : « Où est l'eau ? L'eau existe-t-elle ? » Celui qui remplit l'univers et le soutient, qui laisse deviner « sa gloire et sa splendeur » dans le livre de la nature demeure « caché », indécélable, hors de portée de nos radars humains. Posons autrement la question : qu'est-ce qui « cache » Dieu et nous soustrait à l'expérience de sa présence ?

Rarement l'expérience de la présence de Dieu ne survient sans une longue préparation. On assimile trop souvent l'émerveillement suscité par un coucher de soleil, le ravissement d'un instant face à une œuvre d'art, lors d'un concert ou d'un transport érotique, à un événement spirituel qualifié par la présence divine. Raimon Panikkar prévient que si de telles expériences peuvent être le terreau des passages du divin, tout comme la vie en ses facettes les plus ordinaires, il y a généralement un préalable à une telle expérience : « la pureté de cœur ». Et de citer la sixième béatitude dans l'Évangile de Matthieu : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. » « Ils feront l'expérience de Dieu », précise Panikkar, en ajoutant : « Un cœur pur est un cœur vide, sans ego, capable de parvenir à cette profondeur où habite le divin¹. »

Du « moi » égocentré au « moi » relié

Le divin se laisse trouver effectivement dans la mesure où le cœur se vide de ses tendances égoïstes – non de l'ego, du « moi » comme tel, constitutif de la nature humaine qualifiée par la personne et la conscience individuelle. Pour clarifier ce propos, source de confusions, distinguons le « moi » égocentré du « moi » relié.

1. Raimon Panikkar, *L'Expérience de Dieu : icônes du mystère*, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1998, rééd. 2014, p. 137.

Le « moi » égocentré se caractérise par une appréhension superficielle et partielle de l'existence. Dominé par les fluctuations du temps et des événements, par le jeu des pensées et l'impact des émotions, il se perçoit séparé de ses semblables et du vivant. Ce « moi » esseulé, c'est « l'ego » ciblé par les spiritualités orientales, « l'ego » piégé par Mâyâ¹. Cause des malheurs et des souffrances humaines, il demeure assujéti aux inclinations égoïstes, source des dérives manipulatrices d'autrui. Il vit dans l'oubli de son être essentiel, intérieur à lui-même.

Le « moi » relié est une « personne » en tant qu'ego ou « Je » altruiste, conscient d'être lié, relié à la source de son existence, consolidant délibérément cette relation essentielle expérimentée comme une filiation vitale et une pierre angulaire des relations avec ses proches. Ce « moi » essentiel manifeste pour autrui un amour désintéressé, « dégagé de toute recherche de soi », dans le rayonnement d'une humanité transparente à son principe universel et transcendant ; du moins vécue et assumée comme telle. « Les cœurs purs verront Dieu. Le cœur dégagé de toute recherche de soi [...]. C'est cela qui éveille à soi. C'est cela qui éveille à Dieu, non au Dieu des namarupas² mais à Dieu en soi ! », écrit Henri Le Saux en citant le même

1. Dans l'hindouisme du Vedanta, Mâyâ représente le monde physique, phénoménal, impermanent que la conscience non éveillée prend pour la Réalité et dont il faut « percer le voile » pour atteindre Brahman.

2. Ce mot sanscrit, littéralement « noms et formes », désigne les formules conceptuelles et les expressions mythologiques propres aux révélations divines, quelle que soit la qualité de leur inscription historique. Tels les récits du Mahâbhârata de la mythologie hindoue, compilés en dix-huit volumes. La Bhagavad-Gita y est incluse dans le sixième volume. Tout en revendiquant une origine événementielle dans le cours du temps, le cycle liturgique de la religion chrétienne (Avent, Noël, Carême, Pâques, Ascension, Pentecôte) appartient aussi aux « nama-rupas ». Nécessaires à la transcription et à la transmission du donné révélé, ils sont signes de ce qui demeure au-delà.

verset de l'Évangile de Matthieu¹. Un cœur purifié, vidé de toute autolâtrie, affranchi de son « moi » superficiel, est en capacité de s'éveiller à Dieu, de « trouver Dieu ». Il est apte à faire l'expérience du divin parce qu'il n'a pas préféré « garder sa vie » égoïstement pour lui-même². C'est pour cela que « toute une part du chemin consiste à s'occuper avec amour de l'ego, n'hésite pas à écrire Swami Prajnânpad³, pour lui permettre de s'effacer, de grandir et de se transformer ». Et non de le détruire, de le faire disparaître ou de l'ignorer parce qu'il serait irréel, illusoire⁴.

Le dynamisme altruiste et théocentrique propre à l'expérience spirituelle, au-delà des images et des pensées sur Dieu, permet de délaisser le « moi » égocentré et de s'établir dans le « moi » essentiel, relié⁵. Ceci au gré d'un processus de détachement, de déprise de soi. Pour éviter le leurre d'une spécialisation de la vie spirituelle, réaffirmons qu'une telle expérience relève de l'œuvre de l'Esprit conju-

1. Voir *La Montée au fond du cœur : le journal intime du moine chrétien-sannyasi hindou, 1948-1973*, Œil, 1986, notes du 28 mai 1972, p. 429.

2. « Qui veut sauver sa vie la perdra » (Matthieu 16, 25 ; Marc 8, 35 ; Luc 9, 24).

3. Né dans le Bengale occidental, Swami Prajnânpad (1891-1974), après avoir étudié à l'université de Calcutta, rencontre son maître, Swami Niralamba (1921), et devint sannyasin (1925). La lecture de Sigmund Freud l'initie à la psychanalyse. Il en intègre certains aspects (rôle des désirs et des émotions dans la construction de la personnalité) au processus de libération du « moi » égocentré. Ses disciples, Daniel Roumanoff, Arnaud Desjardins, Frédérick Leboyer, André Comte-Sponville contribuent à faire connaître son enseignement védantin dont l'originale assimilation de concepts philosophiques occidentaux permet une large audience.

4. *Les Formules de Swami Prajnânpad*, commentées par Arnaud Desjardins, La Table ronde, 2003, p. 40.

5. Dans la tradition taoïste, Tchouang-tseu dit à ce propos : « Mon wu (je) a perdu son wo (moi). » Voir Yves Raguin, *La Source*, DDB, 1998, p. 92.

guée à notre bonne volonté, à notre détermination, à notre projet de vie. Elle suppose, dans l'ordinaire du quotidien, un effort, un travail sur soi, une discipline (*sadhana*) pour accomplir ce que nous avons précisé : libérer le cœur de ce qui l'encombre, le divise, l'aliène et le déporte, en quelque sorte, loin de Dieu, de son propre centre. Chaque palier de progression intérieure résulte d'une conjonction entre l'aspiration de l'Esprit et la volonté de se tourner en vérité vers le centre de son âme, « Dieu en soi ». Par conséquent, elle suppose aussi la résolution de se détourner de ce qui entrave cette avancée, cette conversion, cet éveil.

Libres choix et renoncements

Les accalmies intérieures et les clartés des dernières années de ma vie présente l'ont été après des choix, des décisions, de lourds renoncements pour demeurer dans l'axe de l'aspiration de l'Esprit. Il a fallu du temps, celui de la persévérance, à travers tâtonnements et interrogations, pour opérer le dévoilement progressif des attentes profondes de mon humanité. Un lent processus de maturation. Il dissipa, au fil d'événements heureux et douloureux, les voiles d'illusions qui ont aussi pris leur part dans la construction de ma personnalité. Comme je l'ai dit¹, l'éveil à la présence du Christ et le don de la foi insufflèrent dans ma vie un irréversible élan spirituel. Cet éveil et ce don passèrent par le filtre de ma psychologie, de mes désirs, de mes idéaux, de mes projections, de mes limitations. Après un discernement trop court, précipité, je décidai, dans l'élan passionné de ma conversion, de m'engager dans la vie religieuse de l'ordre du Carmel. Le processus d'élucidation, qui me permit à terme de distinguer entre conversion au Christ et vocation à la vie consacrée, traversa toutes les étapes de mon

1. Voir ci-dessus, p. 59-61.

parcours au Carmel. Celles du postulat et du noviciat, avec ses enthousiasmes, ses résolutions ascétiques, ses rêves « mystiques », ses grâces ponctuelles, ses premières frustrations et déceptions. Il s'intensifia lors de ma formation initiale consacrée aux études philosophiques et théologiques. Il prit une tournure plus réaliste, désidéalisée, lorsque je fus confronté à l'activité ministérielle, à la gestion de différentes responsabilités. Et quand s'acheva, après une dizaine d'années, mon parcours d'approfondissement des études théologiques et de la spiritualité carmélitaine¹, dont le point d'orgue fut la rédaction d'une thèse sur Thérèse de Lisieux².

Le mûrissement de mon humanité se mua en crise globale, affectant les bases de mon engagement religieux. Suite à une cure analytique³, je pris conscience de larges pans de mon intériorité, des soubassements de ma personnalité. Je compris les causes de mes difficultés à assumer le célibat consacré. Plus essentiellement, je pris la mesure du désir de fond de ma masculinité : partager ma vie avec une compagne. Là fut la raison principale de ma réorientation existentielle, laquelle fut douloureuse, onéreuse en termes de réinvestissement psychologique et moral. Le dévoilement de mon humanité, de ses attentes me poussa

1. Après le cycle initial d'études philosophiques et théologiques à l'Institut catholique de Toulouse (1986-1991), j'ai étudié deux années pour l'obtention d'un master en théologie à l'université de Fribourg, en Suisse (1991-1993), puis une année au Centre de spiritualité thérésienne et sanjuaniste, à Avila, en Espagne (1995-1996).

2. Soutenue à l'Institut catholique de Toulouse, le 13 décembre 2002, dont le sujet était « Le mystère pascal dans l'expérience et la pensée de sainte Thérèse de Lisieux » (dir. Mgr André Duplex). Elle a été publiée aux éditions du Cerf, en 2003, sous le titre *Aimer jusqu'à mourir d'amour. Thérèse et le mystère pascal*.

3. Elle s'étala sur plus de deux années et fut conduite par le père Jean-François Noël, psychanalyste et prêtre du diocèse d'Aix-en-Provence.

à opérer une radicale reconversion de vie. Incontournable coût de la vérité. Une option difficile. Plus exigeante encore que celle qui me conduisit aux portes du couvent. Grâce à l'accompagnement et aux conseils reçus¹, la décision fut prise. Le 29 août 2007, je retrouvais l'état laïc.

A l'âge de 48 ans, après vingt-trois ans de vie en retrait du monde social, ma réinsertion fut évidemment loin d'être simple. La première année fut mobilisée par la recherche d'un emploi. Après une tentative d'embauche à l'université Paul-Valéry de Montpellier dans une unité de recherche en sociologie, puis l'élaboration d'un projet d'aide au maintien de la dignité de la personne âgée auprès des maisons de retraite et de multiples démarches dans la nébuleuse des services sociaux français, une offre d'emploi en tant qu'animateur en pastorale scolaire me parvint, émise en juin 2008 par le collège de l'Institut Valsainte à Nîmes, dont le directeur était alors M. Pinoncely. La médiation et la qualité d'accueil dont fit preuve Mgr Robert Wattebled, évêque de Nîmes, m'aidèrent de manière décisive dans la stabilisation de cette reconversion professionnelle, notamment lorsque je pris la fonction de conseiller principal d'éducation, en septembre 2011.

Bien que mon engagement initial dans la vie religieuse fût pris en toute conscience et liberté, il me fallut surmonter des flots de rancœur à l'encontre de ceux qui m'avaient hâtivement orienté vers le célibat consacré. Les ressentiments furent éclipsés par la gratitude envers la vie. Son mouvement imprévisible et providentiel me permit d'aller vers moi-même, plus en vérité avec moi-même. Je n'avais aucune amertume relative à ma trajectoire de vie carmélitaine comme telle. Bien au contraire. Si dense qu'elle fût, pleine de l'expérience de la vie communautaire, des relations entre Frères, des moments forts lors des célébrations

1. Mentionnés ci-dessus à la page 80.

liturgiques, des retraites en solitude, des joies et des labeurs du ministère, du contentement à approfondir des études philosophiques et théologiques. Cependant, quitter l'état religieux était un acte éminemment libérateur, comme l'est tout acte conséquent, posé en conscience et vérité.

Un des défis majeurs fut celui d'intégrer, de manière inédite, dans un quotidien rythmé par l'activité professionnelle dans un collège, les exigences de la vie spirituelle. Défi de l'adaptation sociale dans la persévérance du cheminement intérieur. Il me fallait apprendre, hors du cadre religieux, à investir une vie laïque du sens de la présence divine. Démystifier la recherche spirituelle en la libérant de l'imagerie stéréotypée de la vie consacrée. La rédaction d'une biographie sur les parents de Thérèse de Lisieux, Louis et Zélie Martin, y contribua de manière providentielle¹. M'intéresser à leur quête spirituelle, étudier leur activité professionnelle, comprendre les singularités de leur vie conjugale, familiale, prendre la mesure de leurs engagements chrétiens et citoyens, ecclésiaux et sociaux, avec les joies et les lourdes épreuves qui furent les leurs, fut une découverte aux multiples résonances intérieures. L'incarnation de leur foi dans l'épaisseur de leur vie laïque conforta ma propre option. A la lumière de leur témoignage, l'aventure spirituelle put d'autant mieux se frayer un chemin dans ma nouvelle vie. Tout autrement et aussi réellement que durant mes années au Carmel. Surtout davantage en accord avec mon humanité réelle. Plus en phase avec elle. Et ainsi favoriser l'œuvre de libération intérieure, en marche vers mon propre fond.

1. C'est à Christophe Rémond, alors aux Presses de la Renaissance, grâce à ses suggestions et ses encouragements, que je dois la rédaction de ce livre biographique : *Louis et Zélie Martin : une sainteté pour tous les temps*, publié en 2009. Christophe Rémond dirige actuellement la maison d'édition qu'il a fondée en 2012, Le Passeur Editeur.

Taille et émondage salutaires

Entrer dans la pureté du cœur pour « trouver Dieu », s'efforcer d'y demeurer pour laisser agir en soi et sur notre quotidien le fond divin présent en nous suppose une libération drastique des aspects parasitaires de sa personnalité. En recourant aux images du cep et des sarments, l'Évangile de Jean en parle clairement, usant des verbes « tailler » et « émonder » : « Je suis le vrai cep, dit Jésus, et mon Père est le vigneron. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il le taille, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde » (Jean 15, 1-2). « Porter du fruit » présume de vivre en libre adhésion au cep qu'est symboliquement Jésus. C'est « demeurer dans l'amour ». Et plus encore dans la qualité d'amour de Jésus. Or, quiconque s'engage à aimer en vérité, qui entend respecter la vie et ses semblables, est rapidement confronté aux limites de sa capacité à aimer, aux turbulences de son ego superficiel, narcissique et capteur. S'il veut « porter du fruit », progresser dans son aspiration à aimer, il ne peut éviter d'être « taillé » et « émondé », d'éprouver la morsure des renoncements aux avances démesurées des désirs, passions, pulsions et autres options contradictoires que figurent les « sarments » stériles et les « gourmands » qui épuisent la vitalité du cep. Il découvre les exigences cruciales de l'option pour la profondeur. Là où le « moi » essentiel conjugue le paradoxe de ses limites ouvertes sur l'illimité. Je veux dire son lien, sa dépendance libératrice avec Celui qui le soutient dans l'existence et l'appelle à la vie, à « porter du fruit » en « demeurant dans son amour », en sa présence.

« Demeurez en moi, comme moi en vous. »

Ces paroles de Jésus sont un appel à descendre en profondeur. Au-dedans de soi, au-delà des prises du « moi » superficiel. Là où demeure Jésus. Demeurer en lui comme il demeure en nous, c'est descendre dans « ce

puits très profond » auquel fait allusion Etty Hillesum : « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à le rejoindre. Le plus souvent la pierre et le sable le recouvrent : alors Dieu est enterré. Il faut de nouveau le déterrer¹. » Descendre au plus profond de soi pour « rejoindre Dieu », le trouver, lui, source de l'être que je suis, constitue un effort, un acte volontaire. Un acte de foi avant tout. Il est réponse à l'injonction de Jésus : « demeurez ». « Demeurer », c'est acquiescer à ce qui est perçu, deviné au fond de soi, au-dedans du cœur comme étant le trésor précieux de son identité essentielle. C'est consentir à l'incontournable effort du recouvrement de cette identité et parvenir, en quelque sorte, à la « rejoindre ». A la « réaliser », dirait la spiritualité orientale. Je ne me découvre qu'en ce fond où Dieu demeure. Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus illustre ce propos par la quête et la découverte du « trésor caché » et de la « perle rare ».

« Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver ; il le recache, s'en va ravi de joie de vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ. Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en a-t-il trouvé une de grand prix, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle². »

Dans la langue sémite de Jésus, le « Royaume des Cieux » est l'expression symbolique du contenu de la Bonne Nouvelle : la présence de Dieu parmi nous, « au-dedans de nous » (Luc 17, 21). Nous n'avons pas à sortir

1. *Une vie bouleversée : journal (1941-1943)*, Seuil, 1995, p. 55 (libre traduction), 26 août 1941.

2. Matthieu 13, 44. Voir aussi, dans l'Évangile de Luc, les paraboles de la « drachme perdue » (Luc 15, 8-10), celle de la « brebis perdue » (Luc 15, 4-7) qui développe une logique spirituelle semblable.

de nous pour le trouver, sinon à quitter notre « moi » superficiel, à sortir de cette zone égocentrée de nous-mêmes. Trésor sans prix, le « Royaume des Cieux » est à investir de telle sorte qu'il ne soit plus étranger à nous-mêmes. La présence divine est là, au-dedans de soi, constitutive de nous-mêmes. C'est nous qui ne sommes pas avec elle, rivés à la surface de nous-mêmes, distraits par l'écran de nos activités mentales et de nos désirs centrifuges, dispersant en tous sens.

Demeurer dans la profondeur

Trouver Dieu, son « Royaume », c'est découvrir notre centre et y demeurer. C'est rentrer chez soi, dans l'habitat de son être. D'où la recommandation de Jésus à « demeurer » en lui : « De même que le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, sans demeurer sur le cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi » (Jean 15, 4). Et combien Jésus y insiste !

Pourquoi cet appel répété de Jésus à « demeurer en lui » ?

Sans une application à descendre en soi pour rejoindre ce fond où il demeure, où demeure la source de mon être essentiel, l'observance du commandement d'amour donné peu après par Jésus se mue en une obligation pesante, irréalisable. Un fardeau oppressant et décourageant. En fait, telle une vigne incapable de donner du fruit si elle n'est pas enracinée dans une terre fertile et irriguée, le commandement légué par Jésus ne peut être pratiqué, vécu sinon avec lui, en « demeurant en lui », uni à lui, dans l'influence de sa présence. La profondeur où sourd le courent de l'Esprit.

Cet appel intérieur à demeurer en lui est autant un impératif spirituel qu'une priorité existentielle. Il fonde un engagement personnel qui concerne l'humanité : soi et autrui. En effet, s'appliquer à demeurer en Jésus, au

profond de soi, octroie à la pratique de l'amour mutuel sa justesse et ses conditions de réalisation concrète. Notre vie, ainsi orientée, manifeste un rayonnement philanthropique. Elle réussit. Elle réalise sa signification parce qu'elle œuvre à la paix et à la justice au sein de la communauté humaine. Reconnaissant autrui dans la densité de sa profondeur et sa dignité d'être humain, elle s'affirme en luttant contre les discriminations sociales, ethniques, culturelles. Cette fécondité existentielle aux retentissements sociaux, l'Évangile de Jean la souligne en établissant un lien vital entre la fruition altruiste de sa vie personnelle et la « demeure » en Jésus : « Je suis le cep ; vous êtes les sarments. Qui demeure en moi, comme moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jean 15, 5). Voilà une affirmation forte : « le fruit » de la vie, celui des expressions concrètes de l'amour qualifié par l'Esprit¹, ne peut survenir sans demeurer en Jésus. Lui qui demeure dans le Père. Autrement dit, impossible d'être dans l'amour juste sans être radicalement redevable à Celui qui demeure dans l'amour même que Dieu est. Dans cet amour-source, tout est possible : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voulez, et vous l'aurez. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez alors mes disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jean 15, 7-9). « Gardez mes commandements en demeurant en moi, moi qui demeure en vous, au profond de vous-même. Et ma joie sera votre joie » (Jean 15, 10-11). Jésus peut alors donner

1. Pensons « au fruit de l'Esprit », unique en ces différentes facettes énumérées par saint Paul dans l'épître aux Galates : « charité, joie, paix, patience, bienveillance, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Galates 5, 22).

son commandement : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean 15, 12-13).

Ami du divin en aimant son prochain

Le commandement à aimer dans la qualité de l'amour-source opère en celui qui l'observe un saut qualitatif, un « plus-être ». Il confère, à ceux qui aiment, un autre statut. Celui d'être ami du mystère que Jésus révèle et communique. Ce mystère de la vie que Jésus tient de son Père : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » C'est-à-dire : aimer en lui. « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jean 15, 14-15).

Aimer dans la profondeur d'où procède l'amour permet de connaître l'origine du dynamisme altruiste de l'amour. Du moins d'en avoir l'intuition. Les commandements de la bienveillance et du respect universel ne sont plus observés par obligation morale et devoir dicté de l'extérieur. Aimer ainsi, c'est vivre dans l'influence intérieure d'un Autre que soi, « plus intime que l'intime de soi-même » (saint Augustin¹). C'est être en amitié avec soi-même par-delà son « moi » égo-centré parce que docile au mystère qui vit en soi, au tréfonds de soi. Là où demeure et vit l'influence divine de notre être, de la personne que nous sommes. C'est dans cette amplitude spirituelle que le commandement biblique « aimer son prochain comme soi-même » est à comprendre. Aussi, sans en être toujours conscient, l'ami, le familier des profondeurs de son cœur n'a plus la présomption de s'approprier la qualité avec laquelle il aime, vit, pense, agit. Il sait que ses

1. Voir *Les Confessions*, livre III, 6, 11.

mérites à aimer pareillement ses semblables sont l'expression des dons incessants de l'Esprit qui vit en lui, auquel il consent au profond de lui-même. Certes, il a à demeurer en Celui qui le meut dans l'amour-source. Il le sait. C'est son office, sa priorité, son libre devoir à être éveillé dans la foi, cultivant à temps et à contretemps cet éveil intérieur. Demeurer avec le maître intérieur qui se révèle être l'ami véritable. Ne jamais le délaisser. C'est le propre de l'amitié.

Cette amitié spirituelle avec Jésus, avec Soi au tréfonds de soi, permet de retrouver Celui qui me cherche bien plus que je ne le recherche : Dieu, foyer de mon être éternel et centre de création universelle. La qualité de ce lien résorbe la perception illusoire de la distance avec Dieu. Aimer en lui, avec lui, c'est le « retrouver ». Plus encore, c'est prendre conscience qu'il est intérieur à moi-même. Que je suis constitutif de son mystère, connaturel, en quelque sorte, à lui-même puisqu'il est « le centre de mon âme¹ » et ne cesse de m'attirer à lui. « Retrouver » cette unité de communion, diffuse en soi paix et joie. Celles de sa présence. Celles d'être posé, établi en son centre le plus profond. Paix et joie à ne pas confondre avec un apaisement intermittent, un contentement éphémère, une émotion passagère.

Cette amitié divine, puisée aux profondeurs de soi, s'exprime aussi dans ce simple attrait à retrouver quotidiennement le silence intérieur, le « silence du dedans ». Cette plongée intérieure en soi est l'acte le plus grand que je puisse poser envers moi-même et le plus grand service

1. Jean de la Croix : « Le centre de l'âme, c'est Dieu » (*Vive Flamme* B 1, 12, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1 454). « Dans le centre, dans le fond de l'âme, en sa substance tout intime et pure, [Dieu] réside seul, en silence » (*Vive Flamme* B 4, 3, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1 537). C'est « en ce centre de l'âme » qu'a lieu « l'union et la transformation de l'âme en Dieu ».

rendu pour autrui. C'est l'acte de l'unique nécessaire, « la bonne, la meilleure part » que l'Évangile de Luc rappelle à travers la figure de Marie¹ assise aux pieds de Jésus, à l'écoute de sa Parole : demeurer dans la profondeur de soi, en présence du mystère qui m'habite et m'anime. Travailler sérieusement, inlassablement à conforter cette posture intérieure.

La vie et ses péripéties, avec son lot de joies et d'épreuves, ne sont fécondes et résilientes que lorsqu'elles sont gérées en fonction de l'horizon libérateur auquel notre cœur, notre « moi » essentiel aspire. Cultiver la « demeure » intérieure préconisée dans l'Évangile de Jean en est le passage obligé, la posture qui y mène sûrement. Elle transforme l'obstacle en chemin de vie.

Ce livre, dont j'ai commencé la rédaction à l'automne 2016, ce qu'il représente en termes de vécu resteront un des ancrages forts de ma « demeure » en Jésus, de ma confiance en sa présence. Pourquoi ? Parce qu'il constitue un des pivots résilients d'une longue convalescence. Comme je l'ai écrit en avant-propos, cet essai a été rédigé dans le creuset d'une épreuve physique. Suite à une chute à vélo le 28 janvier 2016, entraînant une grave fracture du genou droit, j'ai dû être opéré à plusieurs reprises. Après avoir transité dans quatre centres de rééducation, passé près de deux années en milieu médical, je réside, à l'heure où je termine ce livre, dans une clinique de Montpellier,

1. Voir Luc 10, 38-42 : « Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : "Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider." Le Seigneur lui répondit : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée". »

dans l'attente d'autres opérations, conscient qu'un long chemin de convalescence me reste encore à parcourir. Cette épreuve est totalisante. Je perçois intuitivement, plus clairement que n'aurait pu le faire la lecture d'une bibliothèque de livres ou l'écoute de brillantes conférences, combien l'être humain est une unité personnelle dans la double dimension qui le constitue, physique et spirituelle, visible et invisible.

L'épreuve, celle qui impacte toutes les composantes de l'être, expose aux bourrasques intérieures les plus violentes parce qu'elle nous rend vulnérables, fragiles, dépendants. Le poids du temps, de la durée, conjugué à l'incertitude de l'issue d'une convalescence, devient oppressant, angoissant, déprimant. Il est capable d'engendrer impatience, tristesse, ennui, découragement, colère, rejet, repliement... En vérité, une telle épreuve est une mise à nu. Elle sonde jusqu'aux profondeurs de la personne que je suis, de mes capacités. En dépit de la compétence, de la bienveillance et de l'écoute du personnel médical, des échanges cordiaux avec les patients, des visites, l'épreuve ne relâche guère son emprise. Si l'on ne veut pas s'enfoncer dans les marécages de la dépression, elle oblige à aller au-delà de l'écoulement chronologique du temps, à descendre dans les sous-sols de sa personnalité et bien au-delà. Là où règne le calme. Là où les vagues des turbulences émotionnelles se dissipent. A la manière d'une plongée dans les eaux profondes d'un lac. Ce fond est un espace intérieur où nulle émotion et pensée sujettes à la dispersion ne peuvent demeurer sans être dissoutes, évanouies. Le choix est clair. Laisser son esprit errer dans le tourbillon des pensées et les vagues des émotions. Ou s'en détourner vigoureusement en plongeant dans ce fond, ce calme apaisant. Et là, goûter la saveur de l'existence, sa préciosité, sa densité éternelle. Ce pressentiment que la vie ne peut mourir. Que nous sommes la vie. C'est le message des profondeurs, réceptif au cœur qui écoute.

Vous l'avez compris. Dans ce fond, une seule attitude est possible, viable pour ne pas en être arraché et y demeurer : lâcher, lâcher et encore lâcher les pensées de toutes sortes qui, sur un lit d'hôpital, ne cessent d'assaillir l'esprit, de le capter, le capturer, l'enserrer, le tourmenter. Se déprendre de ce manège intérieur. Lâcher et encore lâcher en observant ces pensées. Puis les ignorer en s'en remettant au mouvement profond de la vie, à sa respiration, à sa douce étreinte. A son amitié qui diffuse en soi une invincible espérance : aspirer à l'Être, à son mystère. Le mystère de l'Être non étouffé par le désir de ce qui passe, ce qui est fluctuant et éphémère.

Durant ces longs mois vécus en milieu médical, le verset d'un psaume s'est éclairé d'une manière nouvelle : « Avant d'avoir souffert, je m'égarais. Maintenant, j'observe tes ordres ¹. » Effectivement, avant d'avoir traversé cet interminable chemin de convalescence, de souffrir dans ma chair et mon cœur, je me laissais volontiers égarer par mes pensées, mes émotions, mes réactions. J'étais encore aux prises avec des zones intérieures troubles, génératrices de distorsion en ma propre conduite. Je ne soupçonnais pas à quel point celles-ci se jouaient de moi. Maintenant, je peux dire, oui, que « j'observe » le mouvement de la vie, sa paisible ordonnance en mon propre fond. Du moins, un nouvel espace s'est révélé pour le rejoindre. Tendre à y demeurer. Une capacité nouvelle m'aide à me soustraire aux fluctuations superficielles du jaillissement des pensées et mettre de l'ordre là où il y en avait besoin.

L'épreuve initie à une surprenante amitié des espaces intérieurs, à une découverte de ses fondations spirituelles, si l'on consent à accueillir l'épreuve comme une bénédiction. Jamais je n'aurais pu écrire ces mots si je n'étais passé par le douloureux creuset de ces mois, ces années, confiné

en milieu médical. Lorsqu'on parvient à écouter ce que murmure la vie au gré de l'épreuve, celle-ci revêt une dimension initiatique. Elle oblige, en quelque sorte, à demeurer en ce qui ne passe pas en assumant au mieux ce qui passe, s'écoule dans l'affliction et la diminution de son intégrité physique. Le fruit de l'amour survient effectivement après taille et émondage de nos résistances à retenir ce qui passe. Sans oublier l'élagage de nos impossibilités à nous affranchir de ce qui nous déchire. Vécue dans l'espérance et l'attention à ce qui est, l'épreuve est un des plus puissants pédagogues en la matière.

Sauver le désir spirituel

Au terme de toute épreuve, un constat indubitable : le désir spirituel, moteur de la volonté, est déterminant. C'est l'élément clé de l'avancée sur le chemin intérieur. Sans désir spirituel, aucune progression. Ce désir des profondeurs est désir d'unité, de simplicité, de justesse, de pureté. Finalement, c'est un désir de paix, fruit d'une cohérence en soi et dans son existence. Ne plus être partagé, divisé, émietté, fragmenté. Par contraste, ce désir projette une lumière sans concession sur la foule des désirs étrangers, contradictoires à ce désir-projet, fondamental, de libération du cœur. Désirs à court terme, à courte vue, non éclairés et canalisés par la vision des profondeurs de soi. Désirs de nos ombres, de nos fausses libertés, des forces dispersantes de nos failles, nos peurs, nos passions et pulsions. Ils renvoient à la deuxième noble vérité du bouddhisme : la cupidité, la démesure du désir, des désirs débridés, aveuglément attachés, enchaînés à l'éphémère, cause de la souffrance existentielle (*dukkha*)¹. Ces désirs

1. Pour illustrer ce propos, Henri Le Saux cite un beau texte du poète et philosophe tamoul Thiruvalluvar, extrait de sa célèbre œuvre, *Tirukkural* : « Désire le désir de Celui qui est sans désir. Pour échapper

diffusent de véritables toxines mentales dans notre esprit. La pratique de la méditation pourra en diminuer la force, la prégnance psychologique. voire les exténuer et les évacuer sur le long terme si la méditation est alliée à une volonté de ne plus les alimenter. Ce qui implique un comportement juste, en cohérence avec le désir de fond, le « noble désir » de l'éveil. Ces désirs pathogènes, agents pollueurs de notre esprit, capables de nous entraîner dans l'accomplissement d'actions contraires à notre désir de fond, à notre volonté personnelle¹, désignent ce que la tradition judéo-chrétienne appelle « péchés ». Dépassons la connotation réductrice, moralisatrice et culpabilisante, dans laquelle une certaine psychologie contemporaine a enfermé la notion de « péché » suite, soulignons-le, à une dérive rigoriste de sa signification spirituelle et théologique².

Tout humain est doté d'une conscience morale, sensible à ce qui contribue à l'essor de la vie et à ce qui la blesse. Sont « péchés » la pensée, la parole, l'acte posé à contre-courant de la vie, du respect du vivant. Ils alimentent un dynamisme qui dessert l'homme et l'empêche de réaliser la personne qu'il est. Ils le distraient, le dévoient, le détournent de son accomplissement

au désir, désire ce désir » (*Tirukkural* 35). Voir *Sagesse hindoue, mystique chrétienne*, Le Centurion, nouvelle édition 1991, p. 149.

1. Pensons aux paroles de saint Paul, si lucide sur l'âpreté du combat intérieur : « Je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. » Et il ajoute : « Or, si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi » (Romains 7, 15-20).

2. La projection sur la sphère divine d'un dessein punitif, transformant le Dieu d'amour de l'Évangile en un « Dieu vindicatif », « vengeur de tous les crimes », a culminé au début du XIX^e siècle avant de refluer vers une perception plus proche de la révélation évangélique. Voir notre livre *Aimer jusqu'à mourir d'amour. Thérèse et le mystère pascal*, op. cit., p. 33-36.

personnel, de sa destinée¹. Le « péché », le désir-enchaînement au sens bouddhique du terme, survient lorsqu'il y a appropriation des choses à des fins égoïstes. Cet accaparement, renfermant le sujet sur lui-même, opère une rupture de communion avec soi et avec l'autre. « Le péché rend la multiplicité monstrueuse », écrit Henri Le Saux. « A l'origine, la multiplicité n'est qu'un fait de la nature, et une silencieuse invitation à la *koinônia*, à la communion ultime de tous les esprits en l'Esprit. Avec le péché, elle devient la matière même de l'opposition et de la division des êtres conscients². » Le plus dommageable dans la dynamique du désir égoïste, « âme » du péché biblique, c'est que, en l'isolant sur lui-même, il rend l'homme étranger à lui-même, ignorant de son être véritable. Et, par suite, séparé, coupé de son origine divine. Le désir exténue tout lien : avec soi, avec autrui, avec le vivant, avec Dieu. Il est une force « isolationniste ». Enchaîné aux désirs égotiques de l'éphémère, l'homme épuise sa personnalité et glisse vers une désagrégation de soi. Il est entraîné dans le turbulent courant de l'impermanence. Se malmenant lui-même, il lui sera difficile d'édifier sur ce qui demeure, le « roc » dont parle Jésus ; car « le monde passe avec ses convoitises, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I Jean 2, 17). A la manière symbolique dont la parabole du fils prodigue l'enseigne, l'histoire biblique du salut est la narration du recouvrement du lien vital avec soi, avec autrui, avec Dieu. Quiconque tend aux profondeurs de soi, s'appliquant à y demeurer, communique à Celui qui est. Il peut traverser les

1. Selon l'étymologie hébraïque, le mot « péché » (*hatta't*) voudrait dire « manquer la cible ». Dans la Bible des Septante, les juifs grecs d'Alexandrie ont traduit *hatta't* par *hamartia*, qui signifie « égarement », « erreur » et aussi « détournement », « éloignement de Dieu ».

2. Voir *Sagesse hindoue, mystique chrétienne*, op. cit., p. 187.

épreuves sans effondrement. « Il est comme l'arbre planté au bord de l'eau qui tend ses racines vers le courant : il ne redoute rien quand survient la chaleur, son feuillage reste vert. Dans l'année de la sécheresse, il n'a point de crainte, et il ne cesse de porter du fruit » (Jérémie 17, 8).

En écrivant ces lignes, un visage s'éclaire comme la résurgence d'une preuve, d'un témoignage, d'une parole vivante. Le visage d'un ami. Le visage de Didier. Didier était épris d'amitié et de spiritualité. Son désir de l'Esprit était traversé par de multiples désirs périphériques qu'il pensait connexes, convergents. Des désirs amis, pensait-il. Didier était littéralement aimanté par tout ce qui faisait vibrer sa sensibilité d'artiste. Il en était venu à nourrir cet insatiable désir de « vibration » de l'être en recourant aux artifices et autres expédients tels que l'alcool, le haschich, la cocaïne. Finalement, il en vint à s'adonner à l'héroïne. Il me confia, le regard traversé d'une sombre lumière, que le « flash » d'une injection était comparable à une extase inoubliable, indélébile. Surtout le premier. Il laisse une empreinte émotionnelle qui ranime, telle une braise inextinguible, la flamme du désir de l'expérience initiale. Sinistre désir. Diabolique parodie du désir de l'Esprit. Conscient de la terrible contrefaçon, Didier n'a pu s'en libérer. Jusqu'au jour où la mort brisa les liens et mit fin à son combat, son impossible quête.

L'histoire de Didier est emblématique d'une vérité : les désirs contradictoires, non subordonnés au grand désir du vivant, concourent au sabordage de soi. Ils deviennent « péchés » parce qu'ils dévient notre route et déportent loin de soi. Ils nous font littéralement rater la cible, le but de l'existence.

Le désir de retrouver la source de soi y ramène en nous intériorisant. Surpassant les désirs inanimés du noble désir de la vie en sa pureté originelle, ce désir-là vide peu à peu le cœur de ce qui le divise. Il l'éveille au lien essentiel qui le

rattache au principe de son Etre, à Cela appelé Dieu ou Divin. Ce désir est purificateur. Il vide certes, élimine les désirs égotiques, avons-nous dit. Mais plus encore il transforme, apprête, acclimate le cœur de l'homme à sa destinée ultime en infusant en lui bonté et amour universel¹. Ce que l'Evangile appelle l'Esprit du « Royaume des Cieux ». Ce désir, c'est la soif dont Jésus parle à la Samaritaine dans l'Evangile de Jean. Dans le même Evangile, Jésus assimile cette soif à l'acte de croire, habilitant à recevoir le don de l'Esprit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. [...] Jésus parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient » (Jean 7, 37-39). Le désir des profondeurs est soif brûlante de la valeur et du sens de la vie jusqu'à vouloir s'identifier à eux, faire corps avec eux. Ce désir s'épanouit en consentement au mystère qui sous-tend l'existence. Il n'épargne rien de ce qui lui est étranger. Au gré des événements de l'existence, il élague, purifie, taille, élimine les désirs qui idolâtrèrent, absolutisent ce qui passe. En vidant le cœur de ses tendances égotiques, il opère une transformation qui s'apparente paradoxalement à une paupérisation intérieure. Plus précisément, il confère au cœur de l'homme la vertu première de la santé spirituelle : il rend « pauvre », humble, conscient d'être radicalement débiteur d'un Autre que soi. Cet Autre si

1. Nous retrouvons aussi cette thématique dans certains courants bouddhistes. Daisaku Ikeda, maître japonais du courant Soka Gakkai, écrit : « L'illumination du Bouddha consiste moins à "éradiquer", à éliminer totalement troubles et désirs terrestres qu'à leur insuffler bienveillance et sagesse. Il s'agit de transformer la rivière bourbeuse des désirs, du karma et des souffrances en un pur courant de bienveillance et de sagesse. Autrement dit, de changer les turbulences négatives de la vie en vagues qui nous poussent vers la bonté. Ceux qui parviennent à cet état de vie sont parfaitement tranquilles et sereins, en ce sens qu'ils ne sont plus troublés par les désirs terrestres ; en même temps, leur vie est dotée d'un grand dynamisme » (*La Sagesse du Sûtra du Lotus*, volume 2, ACEP, 2001, p. 115).

autre et pourtant si proche, si intime à soi-même. Que Jésus appelle « Père » et dont le mystère demeure au-delà de toute dénomination. La « pureté du cœur » procède de la « pauvreté en esprit ».

« Où trouver Celui qui est partout ? » Nous avons la réponse. Dans la pauvreté en esprit proclamée par Jésus au début de son discours sur la montagne. Nulle part ailleurs. Que Jésus ouvre ainsi sa prédication n'a rien de fortuit : « Bienheureux les pauvres en esprit, le Royaume des Cieux est à eux. » En vérité, la première des béatitudes donne la clé du cheminement spirituel.

La pauvreté en esprit, âme de l'expérience spirituelle

Pour saisir le sens de la « pauvreté en esprit », méditons la « parabole du semeur » dans l'Evangile de Matthieu. En mettant en relief les dispositions de l'homme, destinataire de « la Parole du Royaume », cet enseignement de Jésus souligne le rôle déterminant de la liberté. La manière avec laquelle le cœur de l'homme peut entrer ou non dans la béatitude de la pauvreté évangélique. Lisons la parabole.

« Voici que le semeur est sorti pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. D'autres sont tombés sur les endroits pierreux où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et aussitôt ils ont levé, parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre ; mais une fois le soleil levé, ils ont été brûlés et, faute de racine, se sont desséchés. D'autres sont tombés sur les épines, et les épines ont monté et les ont étouffés. D'autres sont tombés dans la bonne terre et ont donné du fruit, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Entendez qui a des oreilles ! » (Matthieu 13, 3-9).

Quelques versets plus loin, Jésus lui-même en donne l'explication.

« Ecoutez donc, vous, la parabole du semeur. Quelqu'un entend-il la Parole du Royaume sans la comprendre, arrive le Mauvais qui emporte ce qui a été semé dans le cœur de cet homme : tel est celui qui a reçu la semence au bord du chemin. Celui qui l'a reçue sur les endroits pierreux, c'est l'homme qui, entendant la Parole, l'accueille aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racine en lui-même, il est l'homme d'un moment : survienne une tribulation ou une persécution à cause de la Parole, aussitôt il succombe. Celui qui a reçu la semence dans les épines, c'est l'homme qui entend la Parole, mais le souci du monde et la séduction de la richesse étouffent cette Parole, qui ne peut porter du fruit. Et celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est l'homme qui entend la Parole et la comprend : celui-là porte du fruit et produit tantôt cent, tantôt soixante, tantôt trente » (Matthieu 13, 18-23).

Dans le style imagé et allégorique caractéristique des paraboles, Jésus décrit quatre comportements dont l'homme fait preuve face au don de la vie : en ignorer le sens par inattention, le mettre en échec par manque de profondeur, l'étouffer par la diversion du monde ambiant ; ou le faire réussir, fructifier par une écoute compréhensive de ce qu'il est. Quatre attitudes aux fortunes diverses. Une seule permet au don de la vie de se développer, sans encombre, selon la logique du Royaume des Cieux. Celle de l'amour mutuel et du respect universel du vivant.

L'inattention, cause de l'ignorance

Le premier comportement dépeint par Jésus est celui qui « entend sans comprendre » le don de « la Parole du Royaume ». Incomprise, l'effusion du mystère de la vie demeure ignorée. Ce qui n'est pas sans rappeler « l'ignorance » considérée comme un des « trois poisons » de

l'existence humaine selon la tradition bouddhiste¹. La semence « tombée au bord du chemin » symbolise la « Parole du Royaume » occultée en quelque sorte par l'ignorance. Sa signification profonde n'est pas comprise. Elle ne peut être appréciée à sa juste mesure. Le secret de la vie qu'elle délivre est pourtant « semé dans le cœur de l'homme », mais comme « au bord du chemin ». C'est-à-dire sans bénéficier d'aucune attention. Inattentif à ce qu'il entend, l'homme ignore ce qu'il porte en lui-même. L'inattention ne lui permet pas de se connaître. Elle le détourne de lui-même. L'homme vit sans bien comprendre ce qu'il vit. Le « Mauvais » personnifie l'inattention à ce qui est, au secret de l'existence. Il met en échec la connaissance de la « Parole du Royaume » semée en lui. L'inattention dérobe effectivement ce trésor de vie à la conscience de son destinataire. Elle en occulte la présence, la valeur, l'enjeu. Un des défis majeurs de la vie spirituelle, de la voie vers l'élucidation du sens de l'existence est celui de l'attention. Au cœur de la démarche éducative, qu'elle soit parentale, scolaire, professionnelle, artistique, nous la retrouvons plus encore dans le processus spirituel. Le philosophe Nicolas Malebranche (1638-1715) dit de l'attention qu'elle est « une prière adressée à la vérité », « une prière naturelle de l'esprit », parce qu'elle opère un « mouvement de conversion » à ce qui est. En tant qu'acteur du monde éducatif, engagé dans la voie spirituelle, je ne peux que souscrire à ces propos. L'attention est gardienne de la croissance de l'âme. C'est elle qui conduit l'homme jusqu'en son propre fond. Sans elle, l'homme ne peut guère échapper à l'ignorance de ce qu'il est, de ce qu'il porte en lui, la « Parole du Royaume semée dans son cœur ». Certes les événements agiront sur l'homme inattentif. Ils pourront même l'éveiller, le

1. Les deux autres étant la cupidité ou l'avidité et la colère ou la haine.

réveiller en opérant des bouleversements douloureux et salutaires. Dans la plupart des cas, ils parviendront à ramener l'homme à une connaissance plus profonde de l'existence. Car le cours de la vie s'écoule inexorablement dans le sens de sa révélation. La mort en constitue le moment culminant, l'heure-passage vers le grand Eveil.

Le défaut de profondeur

Le deuxième comportement traite de la superficialité, de la mise en échec du don de la vie par défaut de profondeur intérieure. La semence « reçue sur les endroits pierreux », entendue « avec joie » symbolise la réception enthousiaste de « la Parole », sa juste compréhension. Mais les choix que suppose sa mise en pratique ne suivent pas. La motivation est trop faible. Les « tribulations et persécutions [...] à cause de la Parole » avortent toute velléité d'une réelle mise en œuvre. Que représentent les « tribulations et persécutions » ? Elles figurent les incompréhensions, voire les sarcasmes, les rejets et autres défiances de l'ordre établi, socioprofessionnel, culturel, familial, suite aux engagements sociétaux, éthiques pris en cohérence avec la Parole. Ces « tribulations et persécutions » désignent aussi les contrariétés et autres agacements qu'une option résolue de la vie spirituelle génère pour le confort du « moi » superficiel. Elles émoussent la motivation intérieure et dissuadent des efforts que requiert l'accueil de la Parole. De fait, s'appliquer à vivre en congruence avec la Parole de Dieu bouscule l'agenda quotidien. Malmené, le style de vie antérieur est amené à changer. Vivre selon la « Parole », c'est vivre autrement et assumer un dérangement. C'est avant tout se respecter, aimer son « moi » essentiel et celui d'autrui dans une vision qui engage au respect du vivant ambiant. C'est donc creuser en soi la profondeur qui permet d'accorder sa vie à ce qui est perçu, compris

du sens-Parole de l'existence. L'homme ne peut se contenter d'échanges ponctuels sur des sujets spirituels, de lectures occasionnelles, de la vision de bons documentaires, de l'audition d'une conférence passionnante ¹. Sinon il s'expose à un déficit de profondeur. Ainsi rivé à la superficialité de lui-même, l'homme est vulnérable, fragile face aux vents contraires, en lui-même et autour de lui. Il n'a pas suffisamment et fermement posé sa volonté dans le fond de son cœur par un engagement quotidien ajusté à l'appel que lui adresse la « Parole du Royaume ». Il « n'a pas de racines en lui-même », dit l'Évangile. Il ne peut, n'a pas su traduire ce qu'il comprend dans l'épaisseur de sa propre vie. Douloureux constat d'incohérence existentielle.

Etouffement de l'être par la diversion

Le troisième comportement dépeint l'homme qui entend la Parole » mais s'enlise dans l'attraction du « monde ambiant, avec ses fastes et ses tourments. La semence reçue dans « les épines » symbolise la violence faite à la vie, à ce qu'elle recèle de plus précieux à cause du « souci du monde », de la gestion inquiète de ce qu'il propose à foison, « et de la séduction de la richesse », la fascination des biens matériels. Pensons aujourd'hui aux multiples réseaux d'info diffusant publicités, promotions de voyages au bout du monde. Pensons aux derniers produits high-tech, aux formules d'achats discount, aux locations à « des prix exceptionnels » de maisons, d'appartements, de voitures... et aux innombrables propositions de bien-être, de solutions à nos problèmes de poids, de stress, d'ennui, d'insécurité, de choix de sorties, de fêtes, de cadeaux, de divertissements, de sports... Bref, tout ce

¹. Même si ces circonstances peuvent être l'occasion d'un déclic plus engageant en termes de conversion et d'éveil.

que le monde génère à profusion, alimentant « souci du monde et [...] séduction de la richesse ». Quiconque s'y expose imprudemment déchire et évente le potentiel qu'il porte en lui, « la Parole qu'il entend ». Le monde le hante et le séduit tout à la fois, bien plus que ce qu'il pressent et entend au profond de lui-même. La « Parole du Royaume », appel du divin et résonance de ses aptitudes spirituelles, est assourdie. Rendue quasi inaudible, elle est « étouffée » dans sa croissance. L'homme est tenu, trop retenu par les liens d'un monde matérialiste surmédiatisé dont il se plaint et se nourrit paradoxalement à l'excès.

Mettre en pratique ce qui est compris

La quatrième et dernière attitude dépeinte par Jésus est celle de l'homme qui « entend la Parole et la comprend ». Figurée par la semence reçue « dans la bonne terre », celle-ci « porte du fruit » à souhait. Le fruit de l'accomplissement de l'être humain : parvenir à s'aimer, à aimer l'humain qu'il côtoie, à faire aimer l'humain. Tout humain et ce qui l'environne. Bref, aimer dans la dimension universelle de l'amour. S'il est vrai que le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel (Ignace de Loyola), aimer ainsi, c'est entrer dans le « Royaume » divin auquel la Parole de l'Évangile convie celui qui l'écoute. La seule condition à sa fruition, « c'est que l'homme entende et comprenne la Parole ». Non qu'il « l'entende » seulement mais « qu'il la comprenne ». « Tendre » son oreille « vers »¹ la Parole, lui prêter quelque attention n'est pas suffisant. Il importe de la « saisir », de la « prendre avec »² soi, en soi, au jour le jour, dans le fil de sa vie quotidienne. Celui qui « comprend » est celui qui fait preuve d'une attention soutenue au point de faire sien ce qu'il entend. Il l'intègre

1. Etymologie du mot « entendre ».

2. Etymologie du mot « comprendre ».

à sa vie réelle, concrète. Il n'est pas « l'homme d'un moment », oubliant peu après ce qu'il a entendu, sans s'appliquer à « mettre en pratique » ce qu'il entend. La transformation de l'être par la fruition de « la Parole » dans le cours de nos vies advient dans sa mise en pratique, selon la voie choisie pour la mettre en œuvre. Ce point est essentiel. Nous l'avons déjà souligné. « Mettez la Parole en pratique », exhorte l'épître de Jacques. « Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes ! Qui écoute la Parole sans la mettre en pratique ressemble à un homme qui observe sa physionomie dans un miroir. A peine s'est-il observé qu'il part et oublie comment il était. Celui, au contraire, qui se penche sur la Loi parfaite », c'est-à-dire celle de la Révélation en Jésus-Christ scellée dans le don de l'Esprit, « et s'y tient attaché, non pas en auditeur oublieux, mais pour la mettre en pratique, celui-là trouve son bonheur en la pratiquant » (Jacques 1, 22-25). La profondeur du cœur s'affirme dans l'engagement à mettre en pratique la Parole entendue, l'enseignement spirituel que l'on suit. La « bonne terre » figure la mise en pratique de ce qui est entendu, avec l'effort qu'elle suppose. Elle symbolise une compréhension qui permet à celui qui « entend et comprend » d'être peu à peu transformé par la Parole. De « porter le fruit » de l'Esprit. Combien importe la constance à mettre en actes l'idéal auquel on croit, aussi modestement que cela soit ou paraisse. Ne jamais reporter à demain les temps de pause intérieure, de mise en présence silencieuse. Ni le geste qui aide, secourt et reconforte autrui. Ni l'acte qui soulage la planète, recycle ce qui peut l'être, évite le gaspillage, contribue au respect de l'environnement au volant de son véhicule ou en faisant ses courses. Vivre, mettre en pratique ce qui a été entendu, c'est témoigner de sa compréhension.

Cultiver l'écoute : joie de la pauvreté en esprit

Si nous avons pris le temps de commenter la parabole du semeur, c'est parce qu'elle met en lumière l'importance décisive du terrain, des dispositions manifestées dans l'écoute de la vie, de ses enseignements sous les formes les plus variées. Il importe de prendre soin de la terre de notre cœur, de la *cultiver*. Le mot sanskrit qui désigne en Orient la méditation, *bhâvanâ*, ne signifie-t-il pas « cultiver » ? Méditer, pratiquer la méditation, c'est travailler à prendre conscience de son « moi » essentiel en déjouant les artifices du « moi » égocentré qui nous retient, nous lie à des niveaux superficiels de l'être. Faire de notre cœur une terre fertile, c'est cultiver notre intériorité. C'est en ôter pierres, épines, ivraie, mauvaises herbes. Tout ce qui étouffe, encombre l'essor du potentiel divin qui est en nous. « Méditer » de la sorte, c'est prendre soin de soi en délestant notre esprit de ce qui l'accapare, le disperse, l'attire à l'extérieur de soi. C'est le nourrir par l'assise silencieuse, la lecture de textes de sagesse, la participation à des sessions, des retraites. Plus encore, c'est être ouvert, attentif à la condition humaine et environnementale de la société dans laquelle je suis inséré, en la respectant, en prenant part à la défense de ses droits et de ses devoirs.

Plus simplement, comment la « terre » de notre cœur peut-elle être « bonne » pour le don de la vie, féconde pour l'effusion de la Parole ? Quelle attitude primordiale cultiver, développer ? Essentiellement, il s'agit d'exercer son esprit à une présence de bonté et de justesse, là où l'on est, vit, évolue. Quelles que soient les circonstances et les humeurs du moment. La « bonne terre » est un esprit attentif à ce qui est. Avec le souci de protéger l'intégrité de ce qui est. Elle est l'image d'un cœur animé d'une attention soutenue, bienveillante à la réalité du vivant. A commencer par le vivant que je suis. La « bonne terre » de

A l'exemple d'un mahatma Gandhi, d'un Dalai-lama, d'un pape François, l'homme qui vit ainsi, animé par l'amour des profondeurs, est solidaire de tout humain et de tout vivant. L'inquiétude du « Royaume des Cieux » inspire ses pensées, ses paroles, ses actes, son engagement.

« Que vienne le règne de l'au-delà. »

Oui, c'est cela qui l'habite, l'âme, le guide désormais.

Que tout être soit respecté, aimé, béni. Car tout vivant est resplendissement de l'unité de la vie, de son mystère, de sa beauté, de sa dignité.

Quels que soient sa vocation personnelle, son rôle social, sa mission spirituelle, l'homme de l'accomplissement, au cœur silencieux, est aussi celui de l'engagement solidaire pour la défense des valeurs éthiques universelles. Car ce sont ces valeurs qui donnent corps et vie à l'amour des profondeurs.

Avis pour un voyage vers l'Inconnaissable

Nous venons de parcourir les principales phases du cheminement spirituel. Des débuts enthousiastes en passant par les seuils de maturation franchis dans l'élan de l'abandon, jusqu'aux derniers pas vers l'accomplissement d'une transformation marquée par le sceau de « l'au-delà ». Nous pouvons à présent davantage cerner ce qui convient et ce qui est à éviter dans la progression vers une telle destination. Que préconiser sur le chemin vers l'Inconnaissable ?

Afin d'éviter tout faux départ, une recommandation s'impose comme un indispensable prérequis : partir avec soi-même.

Partir avec soi-même

Pour s'aventurer vers le mystérieux centre de soi-même, quoi de plus évident que de partir avec tout soi-même. Tellement évident, irréfutable. Presque inutile de le

mentionner. Et pourtant ! Combien d'engagements faussés parce qu'on ne mobilise qu'un personnage d'emprunt, une partie de soi-même ! Un « soi-même » survalorisé dans ses qualités, ses vertus, ses dons, minimisant ses limites, ses défauts, ses failles par narcissisme ou simple ignorance.

Le préalable pour l'embarquement dans ce voyage intérieur est un minimum de connaissance de soi. Une connaissance sincère, la plus objective possible, lumières et ombres comprises. Sans surestimer les premières ni masquer les deuxièmes. La vie spirituelle ne peut s'expérimenter sans que l'on soit conscient de son humanité, avec toutes ses composantes, narcissiquement valorisantes ou pas. Quand bien même cette conscience serait partielle. Il importe qu'elle ne soit pas partielle. Car c'est mon humanité, toute mon humanité, qui est du voyage. Elle seule. C'est vers le fond d'elle-même, dans l'épaisseur de son centre qu'il importe de progresser. Et c'est elle, avec elle, sur elle qu'il faudra travailler, lutter, apaiser, encourager, soutenir, purifier, libérer, éveiller, convertir, transformer...

Dans le sillage de la grande tradition philosophique grecque, Socrate avait mis en évidence cet impératif à toute investigation spirituelle avec le célèbre aphorisme : « Connais-toi toi-même. » Œuvrer à se connaître, c'est prendre soin de soi. C'est assurer ce labeur primordial dans la lucidité de ce qui me caractérise afin de réaliser ce que je suis essentiellement. Et cela, dans la singularité d'une existence, avec ses contraintes, ses joies, ses épreuves, ses activités socioprofessionnelles. La démarche spirituelle s'effectue d'autant mieux, plus justement, dans la conscience de ce je suis, de ce je porte en moi. Et ainsi aller au plus profond de moi. Sans ce préalable, l'aventure spirituelle est très mal engagée, voire factice.

La foi : le sens du mystère

Bien disposé sur la ligne de départ, avec l'heureux souci de la connaissance de soi, quel viatique plus essentiel pour un voyage vers l'Inconnaissable que la foi comme acquiescement au sens du mystère de l'existence ? Ce flair de l'au-delà est déjà expression de la foi. Sans détour, parlons de la foi. Tout au long du cycle de la vie spirituelle, je l'ai évoquée à plusieurs reprises. La foi est assurément la vertu intérieure précieuse entre toutes pour avancer sur ce difficile chemin intérieur.

Qu'est-ce que la foi ?

Immense interrogation qu'aucune réponse ne satisfait vraiment. Pour tenter d'y répondre, les chrétiens recourent à un passage du Nouveau Testament, au début du chapitre 11 de la lettre aux Hébreux : « La foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point. » La foi serait assimilable à un regard de l'esprit qui perce l'Invisible, « ce qu'on ne voit pas » avec les yeux de chair. Une perception à la fois énigmatique et certaine de ce qu'on espère, qu'on ne peut atteindre par les sens et la seule raison. La foi établit un lien avec ce que je devine, espère mais qui se dérobe à ma vue. Elle met mystérieusement en contact mon cœur avec ce que je ne peux saisir, reconnaître clairement. Elle est de l'ordre d'une connaissance intuitive. En s'inspirant d'un verset de la lettre de saint Paul aux Ephésiens, on peut dire, d'une manière plus imagée, que la foi est une vision « des yeux du cœur illuminés » par l'Esprit¹. Formule imagée à rapprocher des mots d'Albert Einstein : « Le plus beau sentiment du monde, c'est le sens du mystère. Celui qui n'a jamais connu cette émotion, ses yeux sont fermés. » Pour celui qui la connaît, les yeux du cœur sont ouverts.

1. « Que [Dieu] illumine les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel... » (Ephésiens 1, 18).

Énoncée d'une manière générale, la foi est cette attitude de l'esprit attentif à ce qui le dépasse, le surpasse. Ce qui déborde les prises immédiates de l'intelligence. Non pour être soumis à une posture fidéiste, superstitieuse, démissionnaire de la raison. Avoir le sens du mystère n'est pas irrationnel et moins encore antirationnel. C'est au contraire permettre à la raison de s'ouvrir à une dimension du réel qui excède son mode habituel d'appréhension. Une ouverture qui confère à la raison sa plus haute expression. Blaise Pascal le dit avec sa profondeur coutumière : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela. » Loin de la diminuer, le sens du mystère anoblit la raison humaine. Il lui donne non pas d'être complue en ce qu'elle comprend, mais de découvrir des dimensions toujours nouvelles de la réalité. Il lui ouvre d'autres horizons parce que le sens du mystère est appréhension de l'au-delà du fini, du visible, du figurable, du sensible, du quantifiable, du vérifiable. C'est ainsi qu'il initie aux arcanes de la foi, à son mode de connaissance qui investit, sans le saisir pour autant, l'infini, l'invisible, l'infigurable, l'impalpable, l'indémontrable.

Si la raison semble s'opposer à la foi, c'est parce que la foi va au-delà de ce que la raison réduite à ses seules ressources peut comprendre. La foi transporte l'esprit au-delà du domaine ce que la seule raison évalue, analyse, vérifie. Elle n'est nullement en guerre contre la raison. Elle tend simplement à l'entraîner plus loin, plus haut, autrement. Et servir une cause plus noble parce que plus élevée, plus essentielle à la destinée humaine.

Ce mouvement typique de la foi, qui surélève en quelque sorte la raison et la positionne sur un registre nouveau, est la condition première pour avancer, mettre un pas devant l'autre sur le chemin vers l'Inconnaissable.

C'est ainsi que l'on peut lire le verset de la lettre aux Hébreux, toujours au chapitre 11 : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe » (Hébreux 11, 6). Dépourvu du sens du mystère, l'homme ne peut guère s'orienter et moins encore progresser vers ce qui le dépasse, décrypter le secret qu'il porte en lui-même et le caractérise essentiellement.

Le sens du mystère n'est pas seulement une reconnaissance de ce que je ne peux ensermer dans les prises de mon intelligence. Il est humble adhésion à quelque chose de plus, à une dimension nouvelle, un au-delà de moi-même. Quelque chose de transcendant. Quelque chose qui tend à instaurer un rapport dialogal, une relation interpersonnelle, dépassant toutes nos catégories. Jusqu'à pressentir ce « quelque chose » comme une source créatrice, « un centre que je ne peux voir autrement que comme "quelqu'un", sans que pour autant ce quelqu'un soit pour moi une "personne comme moi"¹ ». Et non pas que ce « quelqu'un » serait extérieur à soi. Etant à l'intime de soi, il n'en demeure pas moins au-delà du saisissable, du compréhensible, du définissable. Le verbe croire sous-entend cette forme de connaissance qui est aussi, je le répète, une adhésion, un assentiment de l'esprit.

La foi comme pressentiment du mystère de l'existence et adhésion à ce qui est reconnu intuitivement comme juste et bon déborde largement la sphère des seuls « croyants », adeptes des religions. Du reste, être croyant, fidèle d'une confession religieuse ne garantit pas d'être animé du sens du mystère qu'implique une saine relation avec « Dieu », toujours au-delà. Lesdits croyants ne peuvent-ils pas être conditionnés, y compris à leur corps défendant, par un assentiment mimétique ? Un acquiescement grégaire à des

1. Yves Raguin, *La Profondeur de Dieu*, op. cit., p. 101.

formules, des credo, des rites sans une implication réelle du cœur, liés à une dévotion trop émotionnelle, attachés superstitieusement à telles images, à tels lieux de prière, à telles représentations culturelles et autres conceptions théologiques ? N'est-ce pas une part des vives apostrophes de Jésus adressées aux scribes et aux Pharisiens¹, enfermés et enfermés dans un formalisme casuistique, liturgique, ritualiste qui étouffe la Parole de Dieu et sert davantage l'assise de leur pouvoir, éloignés d'une « adoration en esprit et vérité » (Jean 4, 23-24) ? Critiques de Jésus aussi vis-à-vis de ceux qui prient dans un esprit magique « comme le font les païens », ou qui jeûnent et font l'aumône pour se faire voir et prévaloir². Par ailleurs, n'est-ce pas les raisons du sévère examen auquel s'adonne Jean de la Croix à l'encontre des « représentations pieuses », du culte des images, de la manière d'user « des oratoires et autres lieux consacrés à la prière », d'une « multitude des cérémonies³ »... ? En tous les cas, le *sensus fidei*, le sens et l'expression de la foi débordent largement les frontières des religions officielles. Je pense à de nombreuses personnes en

1. Voir notamment le chapitre 23 de l'Évangile de Matthieu, déjà mentionné.

2. Voir Matthieu 6, 1-7 et 14.

3. Voir Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre 3, chapitres 36 à 45. Un exemple des vues critiques de Jean de la Croix : « Il y aurait énormément à dire de la stupidité d'une foule de personnes en ce qui regarde les images des saints. La sottise de quelques-unes va si loin qu'elles ont plus de confiance en telle statue qu'en telle autre. Elles s'imaginent que Dieu les exaucera davantage si elles prient devant celle-ci plutôt que devant celle-là, alors que les deux statues représentent le même sujet : ce seront deux statues du Christ ou deux statues de Notre-Dame. Le vrai motif, c'est qu'elles sont plus affectionnées à la façon de celle-ci qu'à la façon de celle-là. Singulière ineptie touchant à la relation à Dieu et le culte qui lui est dû ! Dieu ne considère que la foi et la pureté de cœur de celui qui prie » (*La Montée du Carmel*, livre 3, chapitre 36, 1, in *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 878).

écrivain ces lignes. Jésus lui-même s'émerveille de la foi de nombreux « païens », éloignés de la communauté juive de son époque : la foi du centurion (Luc 7, 1-10), celle de la Cananéenne (Marc 7, 24 et suivants), du bon Samaritain (Luc 10, 29), de la Samaritaine (Jean 4, 9), etc. La foi est un mot polysémique et analogique. Autrement dit, la foi recouvre diverses significations. Il y a la foi « confessionnelle » de telle ou telle religion. Il y a la foi « élémentaire » qui recouvre « le courage d'être » (Tillich)¹, commune à nombre de nos contemporains. Ce type de foi peut converger avec la foi comme ouverture au sens mystérieux de l'existence à laquelle je fais référence. Cette dernière signification de la foi est englobante. Elle doit perdurer, quelles que soient ses qualifications religieuses particulières, christique, judaïque, musulmane, hindoue, bouddhique... Elle permet de se prémunir des limites du langage, de ne pas se fixer aux seuls énoncés de la foi².

En tant qu'appréhension de l'au-delà, la foi oriente vers ce qui transcende les sens et le compréhensible. Ainsi l'homme de foi se caractérise-t-il en « ne s'attachant plus à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas ; car ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel³ ». Ces paroles de saint Paul évoquent la force de détachement inhérente à l'impulsion de la foi, entraînant toujours plus loin dans le mystère qu'elle reconnaît. Dans ce mouvement, la foi éveille les facultés de l'âme à un mode nouveau. L'entendement (l'intelligence), la volonté et la mémoire sont sollicités sur un mode de

1. Voir Christoph Theobald, *Urgences pastorales. Comprendre, partager, réformer*, Bayard, 2017, p. 152 et suivantes.

2. « L'acte de foi », sa visée, précise très justement Thomas d'Aquin, « ne s'arrête pas à l'énoncé mais à la réalité » qu'est Dieu, son mystère (*Somme théologique*, IIa IIae, question 1, article 2, ad. 2).

3. II Corinthiens 4, 18.

conscience jusque-là ignoré. Non sans éprouver une sensation de vide dont nous avons parlé avec la thématique de la nuit spirituelle¹. C'est la raison pour laquelle la foi rend peu à peu inopérant tout autre appui, recourt, image, pensée, sentiment... Et plonge, nous l'avons vu, le croyant dans une obscurité qui se mue paradoxalement en guide et « nuit bienheureuse ». La foi est bien « le seul moyen proportionné pour s'unir à Dieu² », se rapprocher de lui, le connaître dans le respect de son mystère. Autrement dit, sans jamais le réduire, l'identifier à ce qui peut en être compris, traduit en pensée, en concept, en image.

L'éveil au sens du mystère de l'existence, à son contenu, c'est l'éveil à la dimension divine de l'existence, au potentiel divin caché en soi et animant toutes choses. C'est l'accueil de l'influence du divin au plus profond de soi. Y adhérer suppose un abandon volontaire qui s'apparente à un consentement dépourvu de tout autre appui que l'intuition de sa présence.

Ainsi la foi, par-delà le balisage des formules d'un nécessaire credo, est-elle une naissance d'adhésion spirituelle au secret de l'existence. D'aucuns diraient qu'elle est l'émergence d'une conscience nouvelle. C'est effectivement cela ; avec la force, l'énergie qui engage vers ce qui est obscurément perçu. Il s'agit de la foi-confiance, autre que la foi confessionnelle, dont une Thérèse de Lisieux s'est faite le chantre. Quand Thérèse insiste sur la

1. Nous nous inspirons ici de ce que Jean de la Croix écrit à propos « des profondes cavernes du sens », c'est-à-dire des facultés de l'âme, mémoire, entendement et volonté, plongées dans une perception si nouvelle qu'elles n'en éprouvent d'abord que vide et obscurité. Acclimatation difficile à l'influence prépondérante de l'Esprit avant d'aboutir à l'apaisement et au contentement intérieur (Voir *Vive Flamme* B 3, 18 et suivants, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1502).

2. Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, livre 2, chapitre 9 (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 663).

confiance comme attitude essentielle pour s'en remettre à Dieu et s'unir à Jésus, quand elle affirme à la fin de sa vie que « c'est la confiance et rien que la confiance qui conduit à l'amour¹ », c'est de ce dynamisme d'adhésion aimante qu'elle parle. Cela n'a rien à voir avec un mièvre sentiment, un transport passager de l'affectivité. Il est au contraire une énergie constante, ferme, capable en toutes circonstances d'opérer le saut vers l'impossible humain. Le passage vers l'autre rive, l'Inaccessible. En effet, « pour les hommes, dit Jésus, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible » (Matthieu 19, 26) ; ainsi qu'à « celui qui croit » (Marc 9, 23). Effectivement, à l'homme replié sur lui-même, réfractaire au sens du mystère, non réceptif à l'influence divine, il n'est guère possible d'accéder à ce qui sommeille en lui. A ce qui ne peut être sondé qu'avec la conscience nouvelle que procure la foi. La foi permet de prendre pied dans l'impossible humain. C'est ainsi qu'elle est formatrice, résiliente, qu'elle ouvre dans l'opacité de l'épreuve une issue, une voie. Non pas illusoire, mais dont la finalité transcendante ne peut jamais être atteinte dans la vie présente. Elle guide jusqu'aux derniers instants, à l'ultime souffle de l'existence. Et révèle définitivement son dessein secret : accorder le fini à l'Infini, introduire le temps dans l'Eternel. Non de mourir, de disparaître, mais d'entrer dans la Vie. « Celui qui croit en moi, dit Jésus, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jean 11, 25-26).

Au fil d'une vie, au gré des joies et des peines, des rencontres et des pertes, des jours et des nuits, le sens de la foi permet de sonder le mystère de l'existence et de nous préparer à « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme,

1. Lettre 197, septembre 1896.

tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment¹ » ; pour tout humain ouvert à plus que lui-même, fermement enclin à aimer lui-même et son prochain. Sans oublier la bienveillance envers son environnement naturel. Cela suffit. Et c'est déjà infini.

La foi est bien plus que la signification religieuse dans laquelle on a l'habitude de l'assigner et de la réduire. Certes, elle conduit ordinairement à une reconnaissance de Celui qu'on appelle Dieu, à une adhésion explicite à son mystère. C'est, peut-on dire, le cours commun du régime de la foi. Du moins reconnu comme tel. Pour autant, lorsque la foi reconnaît la Réalité absolue, elle ne peut s'appesantir dans les *représentations* de la foi sans se trahir elle-même. Lorsque le croyant demeure docile au dynamisme de la foi, il est conduit, comme nous l'avons dit, à lâcher, sans les renier, ses représentations, goûts, sentiments de Dieu. A ce propos, comment ne pas penser à la multitude de personnes en Occident affirmant avoir « perdu leur foi » en Dieu parce qu'elles ont grandi avec des conceptions de Dieu trop anthropomorphiques ? En réalité, bon nombre d'entre elles n'ont pas eu l'occasion de décrypter le sens de l'obscurité dont elles étaient envahies ni de trouver les clés pour aller au-delà de leur imagerie et de leur perception de Dieu. Alors que c'est la foi même qui le leur demandait.

Pour clore ces réflexions, j'invite à présent à une lecture attentive, méditée de l'hymne attribuée à Grégoire de Nazianze (329-390). Hymne qui est un des écrits les plus inspirés pour suggérer cet élan vers l'indicible et divin mystère de l'existence.

*O Toi, l'au-delà de tout,
N'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ?*

1. Saint Paul citant le livre d'Isaïe (64, 3), dans sa première lettre aux Corinthiens (2, 9).

*Quelle hymne te dira, quel langage ?
Aucun mot ne t'exprime, à quoi l'esprit s'attachera-t-il ?
Tu dépasses toute intelligence.
Seul tu es indicible, car tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul tu es inconnaissable, car tout ce qui se pense est sorti de toi.
Tous les êtres, ceux qui parlent et ceux qui sont muets, te proclament.
Tous les êtres, ceux qui pensent et ceux qui n'ont point la pensée,
Te rendent hommage.
Le désir universel, l'universel gémissement tend vers toi.
Tout ce qui est te prie,
Et vers toi tout être qui pense ton univers fait monter une hymne de silence.
Tout ce qui demeure demeure par toi ; par toi subsiste l'universel mouvement.
De tous les êtres tu es la fin ; tu es tout être, et tu n'en es aucun.
Tu n'es pas un seul être, tu n'es pas leur ensemble.
Tu as tous les noms, et comment te nommerai-je, toi le seul qu'on ne peut nommer ?
Quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées qui couvrent le ciel même ?
Prends pitié, O Toi, l'au-delà de tout,
N'est-ce pas tout ce qu'on peut chanter de toi ?*

Discerner les dangers

La vie spirituelle, nous venons de le voir, engage sur un chemin qui n'est autre que soi-même. Cependant, ce chemin mène au-delà, bien au-delà de ce que nous pouvons et estimons connaître de soi. Il conduit vers des zones inconnues. Ces espaces intérieurs deviennent accessibles lorsque notre esprit accepte de se recevoir d'un autre que

lui-même, plus grand que lui-même. Lorsqu'il pressent un souffle, un silencieux murmure montant du plus intime de « soi-même ». Ce qu'on appelle la « grâce ». Cet autre nom du divin, parfum de l'au-delà. L'écoute sans jugement, dépouillé de tout cliché peut la recevoir. C'est dans la qualité de cette écoute que se joue l'aventure spirituelle. Ecouter, c'est apprendre à accueillir. A observer calmement pour accueillir avec discernement. Car tout n'est pas profitable sur le chemin de la vie spirituelle. Les dangers, les écueils, les mirages existent. Nombreux. Inévitables. Quels sont-ils ? J'en ai ciblé cinq, parmi ceux qui me semblent les plus courants et redoutables.

Le premier défi n'est pas à chercher bien loin ni difficile à identifier. Il trouve son origine en celui qui se met en route. Plus précisément, dans *les idéaux fantasmés* de ce que l'homme ambitionne pour être libre et heureux. Non pas Cela que l'on nomme Dieu ou d'un autre nom. Mais ce que l'homme peut faire, contrefaire avec son mystère, singeant ce que Dieu est à partir de ses projections humaines et grâce auxquelles il pense s'affranchir de sa médiocrité, de son ennui, de son ignorance. Un certain Karl Marx a écrit que la religion était « l'opium du peuple¹ ». Il s'inspira largement de Ludwig Feuerbach² pour qui la religion n'était qu'une aliénation fonctionnant à la manière d'un miroir réfléchissant les idéaux de l'homme. Feuerbach a raison ; non dans les conclusions

1. Pour en saisir davantage la portée, il est bon de resituer la célèbre phrase de Marx : « La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple. »

2. Ludwig Feuerbach (1804-1872) a marqué l'histoire de la pensée philosophique et la critique de la religion avec son ouvrage majeur *L'Essence du christianisme*, paru en 1841.

qu'il en tire, niant la Réalité absolue, divine, Cela qui est au-delà de tout. Son raisonnement est juste en ce qu'il cerne très bien la propension typiquement humaine à hypostasier ses pensées, ses désirs, ses espérances, ses ambitions jusqu'à leur conférer un statut divin. Oui, il importe de tenir compte des réflexions de Feuerbach pour sauver l'homme de lui-même. Car l'illusoire projection de ses idéaux les plus nobles est un des plus gros obstacles sur le chemin de la vie spirituelle.

Quand l'homme, happé par le stress, la déprime, l'angoisse de sa condition humaine, « sa misère réelle » disait K. Marx, ne recherche dans la spiritualité, qu'elle soit laïque ou religieuse, que rêverie et échappatoire hors de la réalité, identification chimérique avec ses plus hautes aspirations, il se façonne un « Dieu de poche » (Sartre), fait à son image, à la mesure de ses peurs et de ses désirs. Il ne fait qu'instrumentaliser la démarche spirituelle à ses propres fins. Ou bien il se forge un imaginaire Dieu protecteur, un Dieu « paratonnerre », un Dieu fétiche. Un talisman. Bref, un Dieu irréel. Vraie idole de l'esprit. Cette dérive pseudo-spirituelle, elle, est bien réelle, avérée depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours. Le réquisitoire des prophètes de la « mort de Dieu » est toujours actuel¹. Il est bon de le prendre en considération sans a priori négatif parce que élaboré par les maîtres de l'athéisme idéologique. Leur critique met en relief la pertinence du seuil nocturne dont nous avons parlé. Et elle nous encourage à devenir véritablement « athées » de toutes nos représentations de Dieu et autres projections idolâtrées².

1. Feuerbach, Comte, Marx, Nietzsche, Freud, auxquels on ajoute volontiers Darwin, bien que ce dernier insistât toujours sur le fait qu'il était agnostique et n'ait jamais été athée.

2. Nous oublions que le livre de la Sagesse, aux chapitres 13 et 14, dénonce à sa manière cette grave méprise idolâtrique : culte des astres et

Connexe à cette dérive vers un Dieu illusoire, le deuxième danger qui guette l'homme en marche vers la source de lui-même est de *se construire une spiritualité extérieure à lui-même*. Une pseudo-spiritualité qui masque ce qui encombre et empêche le sain bouleversement, l'inévitable ménage intérieur. Une spiritualité cache-misère, en quelque sorte, marchande de bonne conscience. En effet, « il est plus facile de se bâtir un chemin de la perfection "hors de soi", remarque Yves Raguin, je veux dire un chemin de la perfection qui consiste en prières à dire, en actes à accomplir, en comportements à maintenir. Quand se manifeste ce qu'il y a en nous de mauvais ou de simplement obscur, on le repousse dans l'ombre et on bloque les passages par lesquels il a surgi dans notre conscience¹ ». L'attachement obstiné à sa religiosité, à ses pratiques oblitère les passages vers l'Infini, étouffe l'appel des profondeurs. Il paralyse toute avancée. Il est un manque patent de liberté intérieure. Il constitue le deuxième obstacle sur le chemin spirituel. Comment déjouer son emprise ? Par une souplesse dans l'usage de ses méthodes et autres appuis spirituels du moment. Être capable, périodiquement, de ne pas en user. Surtout prendre conscience que le changement à opérer est en soi-même.

Le troisième danger, plus intérieur, est *le mirage de l'éveil partiel*. Il peut survenir très tôt. Dès lors qu'il y a eu une expérience marquante de sa propre intériorité. Expérience d'autant plus difficile à gérer qu'elle sera intense, affectera l'imagination et suscitera un essor inédit de la conscience. Un peu à la manière d'un choc amoureux. Ou d'un moment gratifiant à forte charge émotive, quel qu'il

des forces naturelles, cosmiques, culte des objets sculptés de main humaine et élevés au rang de divinité, culte d'un défunt que la douleur du deuil et le temps transforment en un « dieu »...

1. Yves Raguin, *La Source*, op. cit., pp. 72-73.

soit. La nature humaine est ainsi faite qu'on ne résiste guère à vouloir le reproduire pour y goûter de nouveau. Puisque cela est impossible, l'esprit va chercher à cristalliser, à pérenniser cet instant de grâce dans l'imaginaire et la mémoire. On pourra même lui conférer un statut « charismatique » auquel on s'identifie irrésistiblement. Le danger est d'autant plus conséquent que le moment vécu a été puissant, un vrai sommet. On se croit « arrivé ». Plus pernicieuse encore sera la subtile prise en considération de son statut d'éveillé, de témoin assisté du divin. Donc de « maître » en puissance. Une forme d'autocanonisation. Nous constatons, ici encore, que la difficulté ne réside pas dans la qualité de l'expérience spirituelle vécue, mais dans la gestion que le sujet en fait. Combien de pseudo-guides, gourous, yogis, swamis, éveillés autodéclarés, en Inde, en Europe ou sur le Net ont-ils ainsi surgi hier et surgissent encore aujourd'hui ! Et sans nul doute surgiront demain.

L'obstacle de l'éblouissement causé par un éveil partiel ouvre fréquemment la faille de l'orgueil spirituel, de la présomption survalorisant son propre parcours. Ici la supervision avec autre que soi est salutaire si l'écoute du progressant est sincère. Sans oublier ce que l'humilité ne cesse de lui rappeler : s'arrêter en chemin, hypnotisé par sa propre expérience, c'est quitter le chemin. Car jamais ne s'arrête le chemin dont le but est au-delà du temps, du cours de la vie présente. Aussi élevée, authentique que fut l'expérience spirituelle dont on a pu être le bénéficiaire.

Le mirage d'un éveil partiel peut également conduire à un quatrième danger : celui *des déséquilibres psychologiques*. Vaste volet s'il en est, éminemment complexe, aux multiples ramifications anthropologiques. Disons simplement ceci : s'engager dans une voie spirituelle suppose un minimum d'assise personnelle et de lucidité sur soi, dans la conscience de ses limites et de ses qualités. C'est le socle, le point de départ que nous avons préalablement défini. Il

doit être suffisamment ferme, solide. En effet, une pratique intense de techniques yogiques, tantriques, d'assise silencieuse ou de louange continue, de récitation prolongée de mantras, de refrains euphoniques, sans un accompagnement prudent peut produire des états de conscience au travers desquels le sujet développe fantasmes et autres processus de dépersonnalisation. J'ai pu le constater ici et là, où les gourous, prétendus maîtres et autres « bergers » animateurs de groupe, n'étaient que des instructeurs prématurément investis. Usant de leur ascendant, profitant de la fragilité et de la naïveté de leurs fidèles, ils les entraînaient sur des voies hasardeuses, alimentant troubles et désordres psychiques. Ce type de dommages altère durablement le processus de l'éveil spirituel.

Ce quatrième obstacle des déséquilibres psychologiques est souvent contigu à un autre danger, non des moindres : *l'illusion d'un « au-delà de l'éthique »*. Comme est étrange, surprenant, ce libre autoaffranchissement des repères élémentaires concernant le respect d'autrui. Ici encore, on anticipe fallacieusement la fin du cheminement spirituel. Suite généralement à une expérience d'éveil partiel, conforté par ce qui a pu être lu – que l'état éveillé conduit à un « au-delà du bien et du mal », que pour « le juste il n'y a plus de loi » –, ou bien grisé par son statut de « serviteur de Dieu », on cautionne tout et n'importe quoi sous couvert d'amour et d'aide spirituelle¹.

1. Le jésuite Hugo Makibi Enomiya-Lassalle (1898-1990), grand méditant zen qui passa plus de la moitié de sa vie au Japon, énumère ces dérives en s'inspirant du mystique flamand Jan Van Ruysbroeck (1293-1381). « Concrètement, les égarements et les vices suivants sont indiqués : l'orgueil, l'affirmation de la supériorité à l'égard de toute loi ou obligation, par-delà le bien et le mal ; l'insoumission, au moins intérieure, à l'égard de toute autorité ; la liberté effrénée des instincts naturels qu'on justifie en disant que la quiétude contemplative serait troublée par la résistance à ces

Fausse mystique, dangereuse. Terre propice pour générer des groupes sectaires et autres chapelles où prime une surchauffé émotionnelle donnant prise aux pires manipulations¹. Qu'une chose soit claire : l'éveil spirituel ne peut en aucun cas développer une errance morale. Il fortifie au contraire une attitude juste, intègre envers soi, envers autrui et tout vivant. Ce critère est déterminant pour discerner, en toute voie spirituelle, le vrai du faux.

Le juste, l'éveillé, le saint que l'on dit être au-delà du dualisme « bien-mal », notamment dans les traditions orientales, ne peut en aucun cas nuire, porter atteinte à l'intégrité de ses semblables. Etant accompli dans son humanité la plus essentielle, il n'a plus d'inclination à ce qui blesse la vie. Il mène une existence « vertueuse ». Il est « innocent », incapable de nuire.

En fin de compte, le marqueur décisif pour évaluer la qualité de sa démarche spirituelle est et sera toujours la qualité de son attitude envers autrui. Si l'on prend pour référence la voie de Jésus-Christ à laquelle je me réfère, il s'agit « de mettre le prochain avant soi dans sa pensée, son désir et son action », écrit très justement Henri Le Saux à la fin de sa vie. C'est « le yoga essentiel de Jésus », précise-t-il. Il est bon d'écouter encore ce prophète de « l'au-delà », qui voua sa vie entière à une quête spirituelle où se conjuguèrent deux amours : Jésus-Christ et la spiritualité de l'Inde.

« L'homme, écrit-il, qui aime et sert ainsi à la suite de Jésus est un libéré, d'une libération combien plus vraie que cette pseudo-libération qui consiste en un ersatz

instincts » (*Méditation zen et Prière chrétienne*, Albin Michel [1968], 1994, p. 128). On ne peut être plus clair.

1. Voir l'ouvrage interpellant *Le Livre noir de l'emprise psychospirituelle*, publié par le CCMM (Centre contre les manipulations mentales), 2012, réédité en 2016.

d'expérience au niveau du concept et dont se contentent trop de soi-disant védantins et yogis de l'Inde et d'Europe. Il a "défait les nœuds de son cœur", comme dit l'Upanishad ; cette attache de soi au monde mouvant de ses désirs et de ses identifications successives, à ce qu'il pense, perçoit, sent et désire ; il est libéré de cet égoïsme qui est la source de toute peine et de toute crainte. Bien sûr les vagues des passions intérieures et des attaques et appels du dehors continueront à déferler sur lui ; il en sentira souvent l'angoisse (car le stoïcisme n'est pas son idéal), comme Jésus lui-même, spécialement en son agonie à Gethsémani ; mais cette angoisse n'affectera jamais son être profond, le lieu en lui du Pneuma, de l'Esprit. Au milieu de toutes les contradictions et souffrances, il gardera sa paix et sa joie profonde. [...] Le disciple de Jésus continue à s'intéresser à ses frères, aux problèmes des hommes et à ceux de la société dans laquelle il vit, mais l'intérêt qu'il leur porte n'est ni dispersant ni distrayant, ni non plus asservissant, car ce prochain qu'il aime, qu'il sert et dont il veut le salut est précisément ce mystère le plus profond de soi-même¹. »

Ces paroles de Swami Abhishiktananda² nous ramènent, une fois encore, au fruit de l'Esprit. C'est là l'unique critère sûr d'une spiritualité accomplie. Le fruit que décline l'amour des profondeurs dans la condition humaine et garde sûrement sur le chemin. Il permet d'évi-

1. *Intériorité et Révélation. Essais théologiques*, extrait de « Jésus le sauveur », texte daté du vendredi saint 1971, resté inachevé, Editions Présence, 1982, pp. 288-289.

2. Nom qui signifie « Félicité de l'Oint » (« Joie du Christ ») et qu'Henri Le Saux prit lors de la fondation, avec l'abbé Jules Monchanin, de l'ashram du Saccidânanda dans le lieu appelé Shantivanam (« bosquet de la paix ») le 21 mars 1950. Initialement, le père Le Saux s'appela Abhishikteshvarânanda. Plus tard, il adopta la forme abrégée que nous connaissons.

ter efficacement les écueils, de déjouer les dangers, de dissiper les mirages, de débusquer « les loups déguisés en brebis » (Matthieu 7, 15) que sont les faux gourous en tout genre. Finalement de conduire vers l'au-delà où demeure Celui que Jésus appelle « Père, Abba ! ». Et que tout humain de bonne volonté approche dans le secret de son cœur éclairé par l'Esprit.

Chacun est le chemin

J'ai encore un quatrième et dernier avis à préconiser pour tout cheminement intérieur orienté vers l'Inconnaisable. Une recommandation négligée, voire ignorée. Elle consonne avec la première recommandation. Souvenez-vous : partir avec soi-même. Là, il s'agit de prendre conscience d'une chose essentielle. Le chemin vers le centre immanent à soi-même prendra toujours davantage, au fil d'une vie, les contours uniques de l'être que Je suis, que chacun est dans son irréductible singularité. Quiconque porte en lui le chemin qui le conduira au but. En ce sens, « toute personne est une histoire sacrée » (Jean Vanier). En vérité, chacun est le chemin. Chacun a la clé de son avancée. Non pas que chacun irait dans des directions divergentes, opposées, n'aboutissant nulle part, en des lieux dissemblables. Non, la destination est commune à tous. Nous allons, nous progressons tous vers l'Unité. C'est le point de convergence universelle. Une destination qui, bien plus qu'un « lieu », est un état : éveiller le cœur à son propre fond. « Divin » pour les uns, « Tout » unifiant pour les autres. En tous les cas, un fond réalisateur du désir le plus universel et le plus secret : entrer et demeurer dans l'éveil à soi qui est félicité. Si la finalité est donc commune, si le cycle de la vie spirituelle révèle des constantes, des seuils identiques et incontournables, chacun devra trouver son mode de conduite, son rythme de progression, sa « grâce ». Le travail sur soi, en